

## Comptes rendus / Book Reviews

Mark Golden – *Children and Childhood in Classical Athens*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 1990. Pp. 267.

Mark Golden n'est plus un novice en la matière. Depuis 1979 il a publié sur le sujet une dizaine d'articles spécialisés (voir la bibliographie, p. 233–255), auxquels s'ajoutent ses récentes réflexions sur « Continuity, Change and the Study of Ancient Childhood » (*Échos du Monde classique*, 1992, p. 7–18), qui reviennent sur la conclusion de son livre. En 1981 il a soutenu à Toronto une thèse intitulée *Aspects of Childhood in Classical Athens*. Comme il le reconnaît dans sa préface (p. xviii), son livre présente tout ce qui lui restait à dire sur le sujet et qui en valait la peine. Rien d'étonnant donc si le lecteur averti n'y trouve pas toujours les questions les plus intéressantes ou les plus novatrices. En fait il s'agit plutôt d'un bon livre de vulgarisation : sauf dans quelques passages consacrés à des discussions de détail ou de polémique, ainsi que dans les notes où sont relégués la plupart des points d'érudition (p. 183–231), le lecteur profane suivra aisément l'auteur, d'autant mieux que son style est vivant et coloré. Le titre indique les limites spatio-temporelles du sujet : il s'agit d'Athènes au V<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècles avant J.-C. Ce choix tient à la documentation disponible : dans presque tous les domaines, Athènes classique est de loin la mieux connue des cités grecques, grâce à la relative abondance des oeuvres littéraires qu'elle a léguées. Mark Golden a soigneusement relu et dépouillé les tragédies, comédies, discours et oeuvres philosophiques de l'époque et les a scrutés avec finesse, bien que parfois il mêle imprudemment les genres et y ajoute même des récits mythologiques. Il recourt également à des représentations figurées, notamment celles de la céramique et des reliefs funéraires, dont il donne 17 reproductions; malheureusement il les exploite de manière beaucoup moins systématique et généralement de seconde main, alors qu'il aurait pu, par exemple, mieux mettre en relation les images funéraires et les épigrammes qui les accompagnent. En fait son propos déborde fréquemment vers d'autres cités et d'autres périodes : c'est en soi très heureux, même si le spécialiste demeure gêné de trouver si peu de choses sur les périodes ultérieures, qui ont connu des changements, alors que le lecteur profane risque d'étendre indûment à toutes les cités ou à toutes les périodes ce qu'il lit sur Athènes.

L'« enfance », entendue à la manière grecque, inclut aussi l'adolescence : le livre traite des garçons jusqu'à l'âge de leur majorité (18 ans à Athènes avec l'entrée dans l'éphébie) et des filles jusqu'à leur mariage (environ 15 ans, comme dans les autres cités). Dans les deux cas, il s'agit donc d'une période relativement longue, avec d'évidents et de profonds changements. L'auteur tient compte de ceux-ci dans la mesure du possible. Le sujet, en effet, n'est pas toujours facile à cerner, car les écrits des anciens Grecs eux-mêmes, presque tous dus à des hommes adultes, ne montrent guère d'intérêt pour l'enfance en soi : ils la jugent le plus souvent par rapport aux valeurs de l'âge adulte, comme une préparation au futur rôle de citoyen ou de mère de famille. Attitude qui pose aujourd'hui des problèmes de méthode, que l'auteur connaît; mais il ne cite nulle part et ne semble pas connaître l'ouvrage classique d'Henri-Irénée Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité* (Éditions du Seuil, Paris), pourtant réédité de nombreuses fois depuis 1948, qui avait déjà insisté sur ce problème tout en abordant divers aspects repris par Mark Golden. Par ailleurs, celui-ci recourt volontiers au comparatisme, à la fois grâce à des ouvrages historiques sur d'autres périodes et à des études anthropologiques sur d'autres sociétés. Le résultat est généralement éclairant, car l'auteur n'est pas tombé dans la solution de facilité en plaquant arbitrairement sur son sujet des modèles empruntés : attentif aux sources de l'époque, il prend souvent ses distances à l'égard de théories admises, évite les anachronismes et s'efforce de comprendre l'enfance athénienne dans son cadre et son contexte.

Les trois premiers chapitres étudient ce qu'on peut appeler, en gros, la place sociale de l'enfant : d'abord les caractéristiques, mentales et physiques, que les adultes lui attribuaient, et le vocabulaire, varié mais assez imprécis quant à l'âge, par lequel ils le désignaient; ensuite sa vie et son rôle dans la famille et la communauté : petites tâches quotidiennes qu'on lui confiait, fêtes et rites religieux auxquels il avait une part active (particulièrement précieuses sont les informations concernant les filles); enfin ses relations avec d'autres dans les jeux, les sports et à l'école : la vie du garçon est ici mieux connue, avec notamment le problème des relations pédérastiques. Les trois chapitres suivants, manifestement les plus chers à l'auteur, s'attachent à l'environnement émotionnel de l'enfant. Il s'agit d'abord, assez longuement, des relations avec les parents : au-delà d'inévitables conflits, malgré la forte mortalité infantile et surtout en dépit de la pratique assez répandue de l'infanticide (par l'abandon des nouveau-nés indésirables), il est clair aux yeux de l'auteur que les Athéniens aimaient leurs enfants, bien qu'il ne définisse pas clairement les diverses manières ou les divers degrés par lesquels cet « amour » pouvait se traduire selon les époques. Il réunit en ce sens de nombreux témoignages convaincants et prend donc le contre-pied des théories de Philippe Ariès et de Laurence Stone, mais il n'utilise malheureusement pas les deux volumes dans lesquels Anne-Marie Vérilhac, il y a plus de douze ans, a réuni et étudié les épigrammes funéraires pour des garçons morts avant l'éphébie (*Paidés ahôroi. Poésie funéraire*, l'Académie d'Athènes, 1978 et 1982). Dans les chapitres 5 et 6, il élargit son propos aux relations entre frères et soeurs et entre enfants et grands-parents, puis entre enfants et personnes de l'extérieur, notamment les esclaves; l'influence de ces derniers, difficile à cerner, était selon lui plus bénéfique que

délétère. Le chapitre 7, par le détour d'une discussion sur la valeur des dots dans la Nouvelle Comédie (fin du IV<sup>e</sup> siècle), sert en réalité de conclusion en avançant prudemment l'idée que les conditions et les conceptions de l'enfance n'ont guère changé durant deux siècles, ce qui paraît plausible au moins dans les grandes lignes.

Voilà donc, malgré ses limites, un livre captivant, qui comble une lacune et mérite de rejoindre un large public.

Léopold Migeotte  
Université Laval

Malcolm Barber – *The Two Cities: Medieval Europe, 1050–1320*. London and New York: Routledge, 1992. Pp. xvi, 581, 14 plates, 32 maps, tables, figures in the text.

Malcolm Barber's avowed aim is "to introduce the fascinating world of the European Middle Ages to those who have not previously encountered it" (p. xiii). While I do not know what exactly is fascinating about the Middle Ages – after the same length of time teaching about it as Barber (25 years), it seems to me not more nor less exciting than any other period of the history of humankind – the project is an interesting and useful one. However, if I had never read about medieval Europe, I would soon be overwhelmed by the detailed ecclesiastical and political history (some 350 densely printed pages) and a bit frustrated by the all-too-short, though very interesting, chapters on the environment, social structure, and "world view", in which the author gives a taste of "fascinating" matters but sacrifices deeper discussion in favour of narrative.

The book consists of four parts: social and economic structures (including a chapter on the physical environment), the Church, political change, and perceptions of the world. It is augmented by a chronology, a bibliography of recommended readings, a list of references (use of the short type of notation, not footnotes, results in medieval authors appearing under the name of their modern editor), and indices of persons, places, and subjects. Black-and-white photos, maps, genealogies, and a few statistical tables are inserted in the text. The strength of the book is clearly its extensive use of primary – mainly narrative – sources.

Readers of *Histoire sociale/Social History* may be most interested in its coverage of medieval society, so let me first state that the story of lay and ecclesiastical politics is told in great detail. Use of the most recent literature makes these parts more up to date than many textbooks. The chapters on intellectual history and world view suffer somewhat from the "Augustinianism" of the author and his guide, Otto of Freising (whose *Two Cities* is cited in the title). Little use is made of perceptions of the world that did not reach the level of learned literature, but may be (partly) reconstructed from a new look at "popular" texts, such as exempla, sermons, and visions.

The chapter on the environment stands out among the parts of the book most interesting for social historians. The table on the medieval year (pp. 6–7) offers an overview of the ecclesiastical and agrarian year. More could have been said about